

MAURICE
OLENDER

UN FANTÔME
DANS
LA BIBLIOTHÈQUE

Maurice
Olender

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

Maurice Olender

Un fantôme
dans la bibliothèque

Éditions du Seuil

Je remercie Séverine Nikel,
directrice éditoriale pour les sciences humaines
au Seuil, qui m'a incité à faire ce livre
dont elle a été la première lectrice.

Ma reconnaissance amicale va à Olivier Bétourné,
PDG des Éditions du Seuil,
qui a choisi d'éditer ce livre dans
« La Librairie du XXI^e siècle ».

ISBN 978-2-02-136242-8

© Éditions du Seuil, mai 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Table

Matériau du rêve	11
<i>Cendres</i>	13
<i>Géométrie sensible</i>	19
<i>Ordres et désordres</i>	25
<i>Strates</i>	35
<i>Topographie</i>	41
<i>Action onirique</i>	47
<i>Jeu de hasard</i>	50
<i>L'oubli paradoxal</i>	62
<i>Poétique et politique</i>	68
<i>Cuisine du Saint-Esprit</i>	76
<i>Emblème</i>	83
<i>Installation archéologique</i>	86

L'inassimilable	91
<i>Une enfance anversoise</i>	95
<i>Entre l'étoile et la broche</i>	98
<i>D'un train à l'autre</i>	104
Un shabbat comme les autres	107
<i>Langues mortes, langues vivantes</i>	112
Le cliveur de diamants	117
<i>11 impasse de la Longue-Rue-des-Images</i> ..	119
<i>Lignes de faille</i>	122
<i>Le sexe de Déméter</i>	125
<i>« Quand l'expérience m'eut appris que... »</i> .	128
De l'absence de récit	133
<i>Pulsions gnostiques</i>	137
<i>Pour et contre</i>	141
<i>Jouissances de Tirésias: 9 + 1</i>	145
<i>Sans nom ni lieu</i>	147
<i>Épopée de l'absence de récit</i>	149

Une magie de l'absence	153
<i>Aux confins de toute représentation</i>	156
<i>Dire le monde pour l'inventer</i>	158
<i>Jadah. Amour et connaissance</i>	160
<i>Un désir sans objet</i>	165
<i>Dieu « invisible » et sexe « caché »</i>	168
<i>Avant-scènes inavouées</i>	170
<i>Attraction et répulsion :</i> <i>un vieux couple passionnel</i>	172

Lettre d'amour	175
<i>Métamorphoses du manque</i>	178
<i>Les histoires que l'on se raconte</i>	180

Un fantôme dans la bibliothèque	183
<i>Enfant analphabète</i>	185
<i>Une vie quotidienne devenue archive</i>	190

*

Sources et circonstances	193
---	-----

Matériau du rêve

Cendres

Je suis né dans une famille où l'on ne lisait pas, n'écrivait pas, où il n'était pourtant question que d'écriture, de lecture. On en parlait sans arrêt.

Comme je refusais d'apprendre à lire, à écrire, résistant de toutes mes forces, rebelle à toute forme de scolarisation jusqu'à l'âge de vingt ans, mon père me suppliait d'étudier, de m'initier à un peu de lecture, d'écriture, lui qui n'avait la pratique ni de l'une ni de l'autre. Sans doute déchiffrait-il l'alphabet hébreu de ses livres de « bénédiction » (ce qui dans le monde chrétien correspond à des volumes de « prières »), il lisait sa gazette en

yiddish (*Unzer Wort*), mais ni mon père ni ma mère n'étaient « lettrés ». Soyons précis : dans la seule langue que mon père entendait pleinement, il aurait pu lire en traduction yiddish aussi bien Shakespeare que Freud, Hugo, Voltaire et Goethe. Sa culture biblique et talmudique se limitait à ce qu'un garçon de famille modeste, né dans un *shtetl* en Pologne, avait appris jusqu'à l'âge de treize ans. Ma mère, écolière à Lodz, avait par la suite acquis un français approximatif. Elle n'a pas dû lire beaucoup de livres – sans doute *Le Livre de ma mère*, d'Albert Cohen, cadeau de ses trois enfants pour son anniversaire, en décembre 1954 : je me souviens de ce livre, trônant parmi les rares volumes appartenant à ma sœur ou à mon frère, nés longtemps avant moi, dans un autre monde – en 1931 et en 1935.

Lorsque j'arrive dans cet univers, en 1946, c'est un dépôt de cendres. Dans une famille sans archives matérielles. Les récits de mon enfance succombaient sous les phantasmes

d'archives : c'est parce qu'il n'y en avait pas qu'on en parlait tant. Un monde d'oralité où l'on dissertait sans arrêt sur ce qui n'existait plus : villes, rues, maisons, cimetières, paysages, humains vivants de tous âges évaporés dans un *no man's land* qui n'était même pas celui des morts. Il n'y avait d'ailleurs pas plus de morts que de livres pour les raconter, ni d'écrits, ni d'archives : il n'y avait qu'un monde balisé par la radicalité d'une disparition – un univers qui avait donné lieu à un « outrage à la mort¹ ».

Dans un tel contexte, le plus étrange pouvait paraître la joie du petit garçon né de la survie : je dansais par-dessus les flammes de ces bûchers invisibles pour l'enfant. Ce monde aux dimensions insoutenables, aux limites imaginaires du dicible, se réduisait à l'épreuve quotidienne de cauchemars où l'enfant, pris dans une rafle, déporté dans des

1. Titre d'un texte, mis en ligne par « Mediapart » le 16 avril 2010, à propos du livre de Nadine Fresco, *La Mort des juifs*, Paris, Seuil, 2008.

trains de folie avec tant d'autres, se réveillait en sursaut, cherchant de la main la bordure de sa couette pour s'assurer qu'il s'agissait d'un enfer onirique dont on pouvait sortir.

Plus tard lisant, dans *La Tempête* de Shakespeare, « *We are such stuff / As dreams are made on* », il m'a semblé que rien n'était univoque : on ne se libère pas plus aisément de songes mortels qu'on ne peut s'échapper d'une réalité tissée dans « la même étoffe ».

Comment raconter une telle enfance où les archives coïncidaient avec une psalmodie, le texte avec sa vocalise ? Peut-être en évoquant d'abord une atmosphère imprégnée de traditions orales qui portaient la marque de bibliothèques inaccessibles. Tout y était écrit, inscrit même, alors que le texte était pour moi inabordable – né d'un buisson ardent. Comme si l'écrit portait en soi une impossibilité de lecture.

Est-ce de cette mémoire-là que me vient une conviction intime ? toute écriture est obscure et porte la trace de sa propre armature

à déceler dans le texte. Il n'y a pas d'arrière-monde – ni d'haleine inaudible qui hanterait la langue des mortels. Un tel matérialisme spirituel, au sens technique de ce terme, suppose qu'aucun « esprit » ne peut se séparer de la « lettre », pas plus que l'âme ne peut se défaire du corps vivant.

Mon père, homme sans lecture, sans écriture, tenait un discours fondateur de lecture, d'écriture – comme s'il savait tout de ce qu'il ignorait. Il insistait : toute signature (d'un chèque, d'un accord, d'un contrat – finalement tout écrit) implique l'être dans sa totalité. Or, refusant d'apprendre à lire, à écrire, quel était mon modèle graphique paternel ? Quand mon père apposait sa signature, ou écrivait quelques mots, ce qui lui arrivait à l'occasion, il traçait sur une page un mot, puis un mot, il les dessinait – lettre par lettre. Il commentait ensuite longuement son geste pour en amplifier l'importance.

De ce microcosme de l'enfance, il me reste tout, même si ce tout s'est transformé. Mon

rapport à l'édition, à la lecture, à l'écriture et à la collecte paradoxale d'archives (paradoxale parce qu'à la fois libre, aléatoire et absolument déterminée) est sans doute né d'une nécessité de construire et d'ajuster le monde à chaque instant pour le faire advenir. Comme si le monde était suspendu à nos doigts, comme si dans un univers non façonné il n'y avait même pas du rien, qui est une chose parmi d'autres. Si l'esprit – ou plus simplement le sens prêté aux êtres et aux choses – n'existe que par la parole et le geste, par l'ouïe qui entend et le regard qui discerne des formes, si ce qui reste de nos existences n'est compris qu'entre archives matérielles et mémoire brûlée par des émotions contenues, déchiffrer l'univers n'est-ce pas toujours et d'abord s'élançer en funambule à travers une série d'échafaudages ?

Géométrie sensible

Le monde de mon adolescence était clos : enfermé dans une pièce vide, sans archives, sans fenêtre ni portail. Je ne savais pas comment m'en sortir puisqu'en principe je ne pouvais pas y être entré – il n'y avait là ni baie, ni seuil à traverser. Seules la danse, la musique permettaient de sauter au-dessus des règles d'une humanité sans issue.

C'est alors que j'ai découvert, en un temps où j'étais apprenti cliveur de diamants¹, Nietzsche et Spinoza, Jean-Sébastien Bach et son maître Buxtehude, puis très vite les treize *Nocturnes* de Fauré (où l'on passe d'un romantisme proche de Chopin à une

1. Le contrat d'apprenti cliveur, rédigé en flamand par une administration anversoise, se trouve dans mes archives à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Ainsi que les outils de l'artisan – bac, bâtons, et des restes de poudre de diamants. Pour « Le cliveur de diamants », voir plus loin, p. 117.

musique quasi atonale à la veille de sa mort), Schoenberg puis Xenakis. Telles ont été mes premières leçons d'une géométrie sensible, mes compagnons d'archives – avec quelques dictionnaires où s'abritent les mots de langues anciennes et modernes.

S'il ne s'agit pas ici uniquement de souvenirs personnels, jeux de mémoire et d'oubli, c'est parce qu'en partie, du moins, ces épisodes, désormais saisis par l'histoire, témoignent d'une génération d'enfants nés dans des familles épinglées comme juives, dans l'Europe sous occupation nazie, qu'elles se soient identifiées ou non à l'une des nombreuses formes de la judéité moderne : enfants nés (entre 1944 et les années 1960) de survivants, de résistants, de parents eux-mêmes enfants cachés ou déportés – sans oublier les innombrables orphelins, quelquefois adoptés après la guerre. On se souvient que Georges Perec fut l'un d'entre eux.

Ma relation attentive, vigilante, philologique et archéologique, aux sources matérielles, à

l'écrit, ou à d'autres restes, ne peut pas se comprendre en dehors de ce monde d'une première sédimentation intellectuelle où tout était d'abord oralité : sans inscription autre qu'un mouvement de survie. Lorsqu'à vingt ans je me suis mis à collecter des choses, c'était tout à la fois des morceaux de bois, trouvés lors de longues marches solitaires à la montagne, et mes premiers volumes en grec et en latin – je ne lisais alors, ni même ne pouvais déchiffrer, ni les uns ni les autres.

Pourquoi les avoir achetés avec mes économies du moment, également partagées entre ces vieux bouquins et la musique ancienne, aux sources de la polyphonie – Pérotin ou le *Laudario di Cortona 91*, musiques aussi inaudibles, en un premier temps, que les textes fondateurs de l'Occident grec et latin m'étaient inaccessibles ? Peut-être pour rendre palpable un rêve, lisible de l'illisible, audible de l'inouï. Afin d'arriver un jour à donner corps à ce dont je ne savais rien : la mémoire

d'un Occident enfoui sous les cendres de mon enfance.

Sans doute ma question, non formulée, était-elle alors : comment a-t-on le droit d'apprendre à lire, à écrire, si la lecture et l'écriture peuvent conduire à légitimer la mort de millions de jeunes hommes valides, ni soldats, ni combattants, d'enfants, de femmes, de vieillards ? Comment peut-on apprendre à lire, à écrire les alphabets de langues dans lesquelles ont été pensées et consignées, en toute légalité, des lois (en France, en Italie, en Allemagne) qui triaient les humains, séparant ceux qui étaient destinés à la vie de ceux qui devaient disparaître pour « raison de naissance » ?

Les mots formés par ces alphabets, la grammaire, la syntaxe de ces langues avaient autorisé, légitimé même, les mécanismes intellectuels et les rouages techniques de l'administration d'un génocide industriel. Non pas comme dans une guerre géopolitique, qui se

déroule avec un début et une fin, quand on tue des ennemis pour l'emporter dans un conflit, mais comme dans une extermination métaphysique, sans fin, hors du temps et de l'espace, où les actions résultent d'une haine inexpiable où la mort elle-même se dérobe aux mortels¹.

Dans un tel univers, où la vie se fait exercice de survie, les représentations mentales se chargent d'archives impalpables. La question de « ce goût pour le fondement », de la « capacité à interroger les traces du passé pour formuler un nouveau récit² » trouve peut-être ici quelques éclaircissements. Tout comme ce qui a pu m'inciter, dans *Les Langues du Paradis*, à intituler le chapitre initial « Archives du Paradis » – une citation du père du romantisme allemand, Herder, qui affirme que même

1. M. Olender, *Race sans histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », n° 620, 2009, p. 35-36. Et ci-dessus, p. 15, n. 1.

2. Voir à ce propos la question posée par Nathalie Léger, plus loin, p. 204.